

Dichtung und Wahrheit :
Considérations en marge du concept de frontières
dans la connaissance

Enrica Piccardo
Maître de Conférences

IUFM Grenoble
CELEC-CEDICLEC St Etienne

*Frontières. En géographie politique,
ligne imaginaire entre deux nations,
séparant les droits imaginaires de l'une
des droits imaginaires de l'autre*
Ambrose Bierce Le dictionnaire du diable

L'expression a des frontières, la pensée n'en a pas
Victor Hugo L'homme qui rit

*Je suis Homme avant d'être Français car je suis nécessairement Homme,
et je ne suis Français que par hasard*
Montesquieu

Il concetto di frontiera è così radicato nella nostra cultura occidentale che tutte le sue molteplici implicazioni non sono evidenti se non con l'ausilio di un'analisi più profonda. La prima connotazione del termine, quella relativa al campo semantico spaziale, tende a essere dominante e a nascondere altre connotazioni che possono favorire una riflessione più profonda.

In questo articolo l'autrice si interroga sul concetto di frontiera proponendone un'analisi che tocca ambiti diversi: linguistico, storico, filosofico, per arrivare infine a quello pedagogico e in particolare dell'insegnamento delle lingue straniere.

Le motivazioni che spingono ad analizzare il concetto di frontiera sono molteplici, ma sono tutte riconducibili al bisogno di superare un modello unico di pensiero e di rappresentazione, che si sta rivelando sempre più inadeguato per spiegare la complessità dei fenomeni.

La frontiera è analizzata qui in tutta la sua valenza metaforica, come separazione, barriera, limite. Ma l'analisi è anche l'occasione per interrogarsi sulle conseguenze negative della visione univoca di scienza che ha portato a categorie, gerarchie, giudizi di valore.

L'articolo si conclude con un invito a riconsiderare il ruolo della formazione e dell'università come luogo di incontro, di confronto, di scambio interdisciplinare, di sinergie, di crescita aperta al di là di tutti gli schemi e di ogni possibile dogmatismo.

Des frontières naturelles?

Le concept de frontière est tellement ancré dans notre modèle de vie occidentale, tellement présent dans notre imaginaire collectif que son existence nous semble pleinement inscrite dans la société - on dirait presque dans la nature - humaine.

Tout ce qui s'éloigne de la vision morcelée et définie que le concept de frontière implique nous apparaît exotique voire archaïque.

Les îles britanniques ont connu pendant des siècles un système d'exploitation communautaire du sol sous forme de pâturages ouverts que l'on n'a pu arrêter qu'avec les lois sévères sur les *enclosures* et au prix de tensions sociales déchirantes.

Les natifs américains ont payé par l'extinction de leur culture et l'extermination de leur peuple la délimitation des grandes prairies par des frontières coupant l'espace vital de leur seul moyen de survivre : les bisons.

Les peuples nomades du Sahara risquent une mort plus silencieuse mais non moins agaçante à cause de l'introduction de frontières qui morcellent leur territoire et leur vie.

Et pourtant tout cela nous apparaît comme l'inévitable prix à payer sur la voie du progrès.

La frontière est une métaphore qui fait partie de notre système de pensée, en fait « notre système conceptuel ordinaire qui nous sert à penser et à agir, est de nature fondamentalement métaphorique. Les concepts qui régulent notre pensée ne sont pas de nature purement intellectuelle. [...] Ils structurent ce que nous percevons, la façon dont nous nous comportons dans le monde et dont nous entrons en rapport avec les autres. »¹.

Le développement du concept de frontière : questions sémantiques et valeur symbolique

Quand et comment s'est structuré dans notre culture occidentale le concept de frontière ?

Si l'on considère le développement de ce concept dans l'histoire on peut remarquer un mouvement d'oscillation continue entre des phénomènes d'ouverture, de dépassement de frontières d'un côté, et des phénomènes de fermeture, de délimitation marquée des frontières de l'autre. Les premiers s'inscrivent soit dans un sens révolutionnaire, soit dans une optique d'impérialisme plus ou moins déclaré ; les seconds ont souvent été le produit de l'acquisition d'une identité nationale, ou bien la conséquence d'une dérive totalitaire. Une analyse des événements historiques partant d'une telle perspective pourrait être très révélatrice de la dimension anthropologique, du positionnement de l'homme par rapport au concept de frontière et de son intégration au niveau de la pensée plus ou moins consciente.

Il serait intéressant aussi de voir dans quelle mesure les grands empires tels que l'empire romain ou celui de Charles V ou encore l'empire austro-hongrois ont rendu les frontières internes – géographiques, mais surtout culturelles - plus perméables, et éventuellement à quel prix.

Enfin un éclairage important pourrait venir de l'étude de cas historiques plus complexes tels que celui de non coïncidence entre état et nation, comme pour certains pays de l'Europe orientale, ou celui des communautés juives et de leur position par rapport aux frontières séparant les pays où ces communautés étaient installées.

La frontière implique une attitude défensive : son origine latine *frons* est la même de celle de front. C'est la limite au-delà de laquelle il ne faut pas s'aventurer. Elle enferme, protège de l'inconnu, de l'étranger qui reste *extraneus*, donc étrange et pour cela potentiellement dangereux.

Dans l'enfer, Dante retrouve Ulysse qui, repris par sa soif d'aventure et de découverte, a osé dépasser les colonnes d'Hercule, la frontière extrême, et forcément péri.

Grande muraille de Chine, muraille d'Adrien, ligne Maginot, mur de Berlin, la valeur symbolique de la frontière, efficace ou pas, est énorme, si puissante même qu'elle continue d'exister après sa disparition, comme le mur de Berlin se déplaçant à un autre niveau – *die Mauer im Kopf* le mur dans la tête - moins évident, mais non moins inquiétant.

La frontière sépare, délimite de façon réelle ou métaphorique: il y a des frontières naturelles et des frontières artificielles, des frontières linguistiques, des frontières – ou barrières – sociales ou psychologiques, il y a une frontière entre la vie et la mort.

La frontière nous emprisonne, bloque notre curiosité, étouffe notre soif de connaissance. Les grands personnages de la littérature et du mythe sont tous des rebelles, des êtres qui dépassent des frontières réelles ou métaphoriques. Presque tous finissent par payer très cher ce choix, souvent de leur vie.

Par ailleurs cette délimitation qu'est la frontière est souvent perçue comme utile, presque nécessaire. Elle nous aide dans notre obsession de catégorisation. Catégoriser est sécurisant, nous protège de l'indéterminé, du flou, du non clair et nous donne une sensation de contrôle et de familiarité.

On sépare, catégorise et hiérarchise : les processus sont souvent interdépendants. La division géographique des pays comporte une hiérarchisation plus ou moins explicite sur la base de leur dimension, de leur puissance économique. La division des peuples implique une catégorisation – sinon une hiérarchisation explicite – de leur culture, de leur langue, de leur *Weltanschauung*. Tous les phénomènes de contact, de mixité, de

métissage deviennent des anomalies difficiles à classer, donc inquiétantes, dérangeantes, à refouler. Une fois la métaphore de frontière intégrée on a tendance à souligner ses différences plutôt que ses affinités par rapport à l'autre.

Le souci de catégorisation, de séparation, de frontière s'est imposé par la force dans tous les domaines de la connaissance. La fin du Moyen-Age - époque globalisante caractérisée plus que jamais par une perméabilité de tout type de frontière et dont la seule instance universelle était représentée par la foi - voit apparaître un mouvement centrifuge qui aboutira, quelque siècles plus tard, à la délimitation des différents savoirs. L'obsession de la catégorisation n'a épargné aucun domaine de la connaissance. La noble poursuite de la définition épistémologique d'une discipline s'est transformée souvent en une attitude angoissante de recherche d'un « espace vital », indissociable d'un besoin paranoïaque de reconnaissance, notamment de reconnaissance scientifique, sous peine - comme l'a souligné Hermann Broch - de ne pas exister, de tomber dans le néant.

Le dix-neuvième siècle, époque héroïque des sciences de la nature, qui vit naître aussi un grand nombre de disciplines nouvelles, avait parfaitement le droit de placer toute forme d'organisation de la vie sous l'égide des méthodes « scientifiques », de la connaissance scientifique – et il n'hésita pas à faire usage de ce droit. Si pour l'image médiévale du monde, l'ultime fondement légitime résidait dans la foi et dans la communion ecclésiale en Dieu, cette légitimité fut ensuite transférée vers quelque chose dont l'existence n'est pas moins mystique : elle fut transférée vers la science, vers son infailibilité et vers sa hiérarchie, et ce qui n'était pas sanctionné par la science n'avait plus aucune réalité, ni aucune valeur pour la vie.²

Au concept latin de *humanitas*, si efficacement résumé par Terence dans sa maxime chère à Sénèque et Cicéron, *homo sum, humani nihil a me alienum puto*, et que l'on retrouve encore à l'époque de l'humanisme, on a donc substitué celui de « sciences humaines ». La présence du mot science donne l'illusion de l'égalisation, mais en réalité elle marque définitivement la primauté de la science sur toute autre forme de connaissance. La substantif *humanitas* devient un adjectif, « humaines » et se plie à une position ancillaire par rapport au concept platonicien de « science ». La science, quand à elle, n'a pas besoin d'adjectifs pour se caractériser.

La frontière entre science et art : dialectique et fermeture

Bien que la dispute entre rôle et valeur de la science et de l'art soit au moins aussi ancienne que notre culture occidentale, celle-ci a été néanmoins caractérisée par une relation dialectique et par des phénomènes d'ouverture féconde dans les deux sens.

Il est vrai que

Depuis l'antiquité grecque, il existe dans la culture occidentale une tension entre la vérité et l'art. L'art est conçu comme une forme d'illusion et s'apparente, à travers son lien à la poésie et au théâtre, à la tradition de l'art oratoire public et de la persuasion. Platon considère la poésie et la rhétorique avec suspicion et bannit la poésie de sa République utopique parce qu'elle n'apporte en elle-même aucune vérité, qu'elle attise les émotions, et de ce fait rend les hommes aveugles à la vérité.³

Mais il est vrai aussi que la frontière entre vérité et art, entre science et art a été longtemps très perméable. Hermann Broch nous rappelle le passage de la perspective hiérarchique à la perspective naturelle dans la peinture de Léonard de Vinci et de Dürer comme exemple du fait qu'à cette époque la science n'avait pas encore disqualifié

l'art, mais on pourrait ajouter de nombreux exemples d'œuvres et de personnalités qui montrent qu'il était possible de dépasser des frontières, de produire de la connaissance dans différents domaines. La contribution de Léonard de Vinci au progrès de sciences telles que la mécanique, l'architecture, l'anatomie est tout à fait comparable à celle de son domaine artistique. L'œuvre de Giordano Bruno est, elle aussi, à la frontière entre science et philosophie et Michel Ange aussi passait aisément de la peinture et de la poésie aux sciences de l'ingénieur et de l'architecte. La philosophie allemande à l'époque de Fichte et de Schelling concevait très naturellement une contribution philosophique aux sciences de la nature.

Enfin le phénomène le plus remarquable à cause de sa relative proximité temporelle, reste celui de Goethe. Le grand génie allemand personnifié pour la dernière fois la synthèse de l'esprit scientifique et de l'esprit littéraire, d'art et de vérité. Sa production scientifique, méconnue et parfois même raillée (c'est le cas de sa théorie des couleurs qui s'opposait à la conception newtonienne), a fait l'objet d'un jugement qui s'appuyait sur des catégories scientifiques qui se sont établies ensuite, à partir du XIX^{ème} siècle alors qu'elle allait encore dans le sens d'une ouverture des frontières, d'une recherche de parallélisme entre art et nature, poésie et nature, i.e.d'une recherche d'universels capables de faire avancer la connaissance.

La synthèse de Goethe se positionna aussi entre le rationnel et l'irrationnel :

L'idée goethéenne de « culture » - de *Bildung* – assignait à la poésie [...] un rôle qui, sans porter atteinte à l'autonomie de l'art, impliquait et exigeait qu'elle s'imprégnât de l'esprit de la science ; la tâche cognitive de l'élément poétique dans le sens universel que ce mot prend chez Goethe, consiste en effet à porter la connaissance rationnelle au-delà des limites de la raison, à descendre dans l'irrationnel et vers les Mères⁴

Goethe essaya encore de concilier deux mondes seulement d'apparence inconciliables : le scientifique et le poétique, et arriva à le faire en identifiant dans la nature le trait d'union nécessaire, une nature toutefois qui doit être approchée d'une manière presque religieuse, par le sentiment plutôt que par la raison.⁵

Le titre de son essai autobiographique *Dichtung und Wahrheit*, poésie et vérité, est très révélateur car la *Dichtung* – terme de sens plus large que celui de poésie, englobant toute création littéraire d'imagination - et la vérité ne sont pas opposées, mais complémentaires, et parfois en coïncidence : la poésie est la vérité.

Jusqu'à Goethe le désastre de Babel n'était pas encore accompli : non seulement les différents arts possédaient encore un langage commun, mais les arts et les sciences étaient, malgré tout, en mesure de se comprendre et de s'influencer réciproquement.

Le mouvement de dérive qui éloignait les différents domaines de connaissance de la Pangée originaires n'avait pas encore progressé au point de créer des espèces différentes, incapables de fusion, condamnées à une pureté stérile.

Au cours du XIX^{ème} siècle le processus de fermeture des frontières a connu une accélération considérable : la lutte entre deux visions du monde semblait achevée. Pour employer encore les mots de Broch on entrerait dans la phase de la « scientification » de la pensée, où tous les domaines de valeur ne pouvaient être pensés que dans leur menaçante pureté, car ils étaient devenus aussi « scientifiques », aussi implacablement scientifiques que la « science en soi »⁶.

Le progrès technique et le développement des sciences exactes semblaient confirmer la vision cartésienne de la philosophie et de la connaissance en général : le rationalisme et les certitudes de Descartes seraient les armes les plus efficaces pour nous protéger des ténèbres de l'irrationalité, des dangers de l'indéterminé, de l'illogique. Les voix critiques qui s'étaient levées contre le cartésianisme, celle de Giambattista Vico⁷ en particulier, étaient destinées à rester longtemps négligées : la science aurait procédé avec détermination sur le chemin qui lui avait été indiqué.

La frontière des frontières était tracée : celle entre raison et émotion, entre corps et esprit, entre, *in fine* scientifique et non scientifique.

Limites de la catégorisation : la critique de Vico

Mais ce sera ce même progrès scientifique qui sera obligé de remettre en cause ses principes fondateurs, de relativiser ses points de départ, de reconsidérer ses acquis. Le progrès technique nous permet des analyses plus exactes des phénomènes, une étude plus efficace des mécanismes cérébraux, la création et la gestion de modèles plus complexes et différenciés et en même temps nous rend conscients des limites qu'une vision purement rationnelle, linéaire et déterministe comporte

La crise écologique de la planète a mis à nu l'inadéquation du paradigme cartésien et de la physique de Newton, qui considéraient le monde comme une machine présentant des comportements prévisibles de chacune de ses parties, analysées par des modèles réductionnistes et assujetties à des lois simples et universelles. La complexité des mécanismes de rétroaction, la non-linéarité des phénomènes hors équilibre comme l'effet de serre, le trou dans la couche d'ozone, les réponses immunologiques des organismes vivants ont démontré que la linéarité n'est pas généralisable... et que les petites variations produisent presque toujours des effets macroscopiques et non prévisibles.⁸

L'erreur de Descartes, nous dit Damasio⁹, est celui d'avoir instauré une séparation catégorique entre le corps, fait de matière, doté de dimensions, mû par des mécanismes, d'un côté, et l'esprit, non matériel, sans dimensions et exempt de tout mécanisme, de l'autre. Il faut au contraire non seulement reconsidérer les processus immatériels de pensée comme liés à la nature biologique du cerveau, mais aussi les mettre en rapport avec l'organisme tout entier, dans lequel le corps et le cerveau fonctionnent comme une unité, et qui interagit pleinement avec l'environnement physique et social.

L'erreur de Descartes est donc la séparation, la catégorisation, « la frontière ».

La critique de Vico¹⁰, qui était très étendue et profonde et qu'il ne serait ni possible ni pertinent de retracer ici dans sa totalité, portait elle aussi, entre autres, sur l'unicité, sur la vision absolue de Descartes. « La méthode » n'est selon Vico qu'une des méthodes, c'est une catégorie particulière, la « méthode géométrique », en réalité il y a autant de méthodes qu'il y a d'objets d'étude et d'ailleurs toute méthode conduit au vraisemblable plutôt qu'à la vérité que postulait Descartes. L'homme ne peut en fait que connaître réellement ce que lui même a produit, notamment l'histoire, dans laquelle Descartes ne voyait au contraire qu'incertitude et désordre car elle n'avait selon lui rien à voir avec la raison.

Descartes part de l'universalité de la raison humaine, Vico part des choses et des circonstances particulières car l'ordre des idées suit l'ordre des choses.

Mais il y a une autre critique de Vico qui me paraît intéressante pour mon analyse

du concept de frontière : c'est celle qui concerne l'attitude de Descartes envers les sciences humaines. Pour formuler sa Méthode, Descartes ne tient aucun compte des sciences humaines capables de produire seulement doute et erreur et l'ignorance de soi-même, opinion qui s'applique aussi à la médecine et au droit. L'étude de l'antiquité, et en particulier des langues, est pour lui inutile dans l'éducation. Vico s'oppose nettement à cette vision et non seulement il invite, dans son *De antiquissima italorum sapientia* paru en 1710, à l'analyse du langage, à la recherche de l'origine des langues, mais il soutient que l'éducation doit commencer par l'étude des langues, car la langue est un moyen capable de créer les fondements de la société humaine. La poésie aussi, qui pour Descartes n'a aucune valeur car elle ne raconte que des histoires, est prise en compte par Vico.

Vico craint tout de même les conséquences de la méthode géométrique sur le développement naturel de l'esprit des enfants et de leur capacité d'imagination, faculté qui caractérise le jeune âge et qu'il faut éduquer avec un soin tout particulier. Ses idées en matière d'éducation sont très avancées : son souci concernant l'éducation de l'imagination n'est pas un vœu pieux, il indique une voie pour la mettre en œuvre. L'étude des faits doit précéder la critique. Les langues éduqueraient la mémoire, l'étude des poètes, des historiens des orateurs l'imagination et seulement après on passerait à l'éducation du jugement.

En matière d'éducation la synthèse était selon lui beaucoup plus efficace que l'analyse, celle-ci étant fatigante pour l'esprit et néfaste pour le développement de l'imagination. La méthode cartésienne qui prend appui sur l'évidence mathématique et procède à l'aide d'un enchaînement logico-déductif serait pour Vico en mesure d'étouffer l'imagination.

La pensée analogique était pour lui très importante car l'intelligence implique la capacité d'exercer l'analogie, de trouver des similitudes, des traits communs.

Cette capacité serait aussi celle qui permet de relier les hommes malgré leurs cultures différentes.

L'ouverture des frontières dans le domaine de l'éducation

La critique de Descartes par Vico, en matière d'éducation, montre non seulement sa perspicacité et sa modernité, mais nous aide aussi à saisir les deux perspectives opposées. Une recherche d'absolu, un refus de la multiplicité, un « processus de purification » comme l'appellerait Broch – donc un renfermement à l'intérieur de frontières - pour Descartes ; une attitude accueillante, une prise en compte de l'expérience, une curiosité pour la diversité disciplinaire, artistique, culturelle – donc un dépassement des frontières pour Vico.

En parlant de la conception de Vico en matière d'éducation je n'ai pas employé par hasard les termes de *modernité* et de *perspicacité*, car, trois siècles avant notre époque il avait déjà souligné certains concepts et saisi certaines dynamiques qui jouent un rôle de plus en plus important dans l'éducation, notamment dans le domaine de la didactique.

Celle-ci est perçue (et conçue ?) de plus en plus comme une science de l'imprécis, du contact, de la dimension inter-, bref comme une science de la frontière.

L'aspect pragmatique prend petit à petit la relève : on va de moins en moins à la recherche des universels si prisés par la logique cartésienne et par la vision newtonienne. Comme chaque objet d'étude est perçu comme un objet complexe, l'application d'une démarche simplificatrice et réductionniste montre toutes ses limites et son inadéquation.

Si ce sentiment est de plus en plus répandu tout comme le scénario qui s'ensuit, l'acceptation d'un changement de paradigme au niveau théorique est – hélas - loin d'être achevée. L'intériorisation des catégories cartésiennes et notamment de la distinction entre scientifique et non scientifique est encore très forte.

Comme le dirait Heidegger il est nécessaire que les enseignants aillent occuper les positions les plus dangereuses qui sont celles constituées par l'incertitude du monde, et en fait plusieurs signes montrent que ce processus est en marche. Je n'en relaterai que quelques uns, ceux qui sont propres au domaine dans lequel j'opère, la didactique des langues étrangère, mais cela ne signifie pas que ceci soit le seul domaine où s'opèrent des changements.

Les frontières entre les différentes langues deviennent de plus en plus floues. Les projets d'intercompréhension de langues¹¹ appartenant à la même famille se fortifient et se répandent. Parallèlement la didactique tient compte de l'ordre d'apprentissage d'une langue, comme c'est le cas de la *Tertiärsprachdidaktik*¹² approfondie dans la tradition allemande.

Dans le domaine de l'évaluation, on introduit de nouvelles modalités visant à la prise en compte de la complexité synchronique (multiplicité de langues et de contacts culturels) et diachronique (modification des différentes compétences dans le temps), notamment le *Portfolio Européen des langues*¹³.

La considération pour les aspects culturels et en particulier pour la dimension interculturelle a enrichi la notion même de langue étrangère qui est devenue langue-culture¹⁴.

Des techniques de créativité¹⁵ sont petit à petit introduites dans les cours (le brainstorming en est l'exemple le plus connu) et les expériences d'enseignement bilingue¹⁶ se multiplient.

Enfin la nécessité de reconsidérer les frontières externes en raison de l'augmentation des contacts avec d'autres langues et d'autres traditions didactiques qui caractérisent de plus en plus la réalité européenne oblige à une reconsidération des frontières internes entre les disciplines.

La pensée analogique, l'étude des différences, la synthèse de Vico semblent finalement retrouver leur place et leur rôle dans l'enseignement.

Les choses précèdent les idées comme le soulignait Vico. Et c'est justement grâce à une science telle que la didactique, qui se nourrit du contact avec la pratique et de l'observation constante de la réalité complexe et multiforme du terrain, que l'on s'aperçoit que la conception de la recherche scientifique comme un procédé visant à découvrir la Véritable Langue de la Nature n'a pas beaucoup de sens.

Dans un chapitre de son ouvrage *Consequences of Pragmatism*, au titre très révélateur de *Method, Social Science, Social Hope* Richard Rorty affirme :

Le pois de mon argument jusqu'ici a été le fait que si nous nous libérons des notions traditionnelles d'« objectivité » et de « méthode scientifique » nous serons capables de voir les sciences sociales comme liées à la littérature – comme capables de nous faire comprendre les autres, et par conséquent d'élargir et approfondir notre sens de la communauté [...] nous ne penserons pas que « l'étude de l'homme » ou « les

sciences humaines » ont une nature, pas plus que nous pensons l'homme en avoir une. [...] Les lignes qui séparent romans, articles de journal et recherches sociologiques deviennent indistinctes. Les lignes entre les sujets d'études sont tracées par rapport à des préoccupations courantes d'ordre pratique plutôt que par rapport à un état ontologique putatif.¹⁷

Objectivisme ou subjectivisme : les seules voies possibles ?

Les lignes de démarcation, la séparation, les frontières entre ce qui est juste et ce qui est erroné, l'insistance sur les différences, la recherche de l'idéal, de l'absolu : c'est le mythe de l'objectivisme qui a si profondément marqué la culture occidentale.

Les sciences humaines, source de doute et d'erreur pour Descartes, ont essayé de se soumettre aux règles des sciences dures en appliquant les mêmes modèles pour en acquérir le même statut. Des modèles objectivistes ont été élaborés pour les sciences humaines, qui ont permis aux êtres humains d'avancer dans la compréhension de leur capacité de raisonner et d'agir, mais ces modèles se sont révélés insuffisants pour expliquer la totalité des réalités humaines.

On a eu recours à un autre mythe opposé à celui de l'objectivisme, mais spéculaire : le mythe du subjectivisme, qui se concentre sur l'individu et sur ce qui a un sens pour lui et dans l'unicité de sa conscience.

« Les deux mythes – disent Lakoff et Johnson – partagent un trait commun : ils considèrent l'homme comme séparé de son environnement [...] A ces deux approches il manque les notions de compréhension fondées sur l'interaction et de création de sens »¹⁸

A ces deux mythes ils en opposent un autre, l'expérientialiste

*Dans le mythe expérientialiste, la compréhension dépend de l'interaction, et d'une négociation incessante avec l'environnement et les autres hommes. [...] Pour la perspective expérientialiste, la vérité dépend de la compréhension, qui émerge de l'action humaine dans le monde. C'est par les biais d'une telle compréhension que l'alternative expérientialiste satisfait le besoin objectiviste d'une explication de la vérité. Et c'est par les biais de la structuration cohérente de l'expérience qu'elle satisfait le besoin subjectiviste de sens personnel et de signification.*¹⁹

Cette troisième voie nous permet de garder une dimension holistique où les frontières ne sont plus infranchissables. On a dépassé la tension classique entre la vérité et l'art, on a abandonné l'inquiétante démarche qui nous poussait à rechercher la pureté dans les différents domaines de la connaissance, on entre dans une logique de rencontre, d'interaction, de dialogue.

On dépasse les frontières entre les disciplines comme on dépasse les frontières entre les différentes cultures.

Dans son ouvrage *Le rideau* Milan Kundera nous invite à un voyage passionnant au delà des frontières, un voyage fait à l'aide du roman.

« Dans le monde moderne abandonné par la philosophie, fractionné par des centaines de spécialisations scientifiques, le roman nous reste comme le dernier observatoire d'où l'on puisse embrasser la vie humaine comme un tout »²⁰

C'est l'unité de la connaissance qu'il faut rechercher au delà de la diversité, car « la connaissance scientifique et la connaissance artistique sont deux branches d'un seul et même tronc, celui de la connaissance pure et simple »²¹.

La mission de l'université est celle de revenir à sa source étymologique, à cette *universitas* qui signifie communauté, une communauté faite de contacts plutôt que de barrières, d'échanges plutôt que de protections, à sa racine linguistique qui la lie à *universalis*, donc relatif au tout, à l'ensemble.

Le retour à cet idéal d'ouverture doit se faire dans l'activité de tous les jours, dans l'enseignement comme dans la recherche. Pour que le nom d'Erasmus ne reste que le nom d'un programme d'échange, il faut ne pas oublier que son œuvre la plus importante a été l' *Eloge de la folie*.

C'est l'humour, nous dit Kundera, l'ironie, ce que le roman a apporté à notre société abandonnée par la dimension tragique, c'est la vraie culture, celle qui admet le doute et l'ironie, celle qui refuse tout enfermement disciplinaire, social, ethnique, linguistique que l'Université doit proposer, c'est « la vie avec la pensée » comme le dit Finkielkraut²² à laquelle il faut tendre pour retrouver l'unité du *logos*.

Bibliographie sélective

- Broch H., 2005, *Logique d'un monde en ruine, Six essais philosophiques*, Paris-Tel-Aviv, Editions de l'éclat.
- Damasio A.R., 1995, *L'Erreur de Descartes*, Paris, Odile Jakob, éd. orig. *Descartes' Error. Emotion, Reason and the Human Brain*, 1994.
- Demorgon J., 2004, *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, Paris, Anthopos.
- Finkielkraut, A., 1987, *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard.
- Hamad N., 2004, *La langue et la frontière. Double culture et poliglottisme*, Paris, Denoël.
- Kundera, M., 2005, *Le rideau*, Paris, Gallimard.
- Lakoff G., Johnson, M., *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Les éditions de minuit, 1985.
- Lapierre, N., 2004, *Pensons ailleurs*, Paris, Stock.
- Piccardo E., « Tra scienza e poesia: il sentimento della natura in Wolfgang Goethe », in: Vilma Baricalla, *Natura e cultura occidentale*, Alberto Perdisa Editore, pp. 145-162.
- Puren C., 1988, *La didactique des langues à la croisée des méthodes: essai sur l'éclectisme*, Paris, Clé internationale.
- Rorty R., 1982, *Consequences of Pragmatism*, Brighton, The Harvester Press Limited.
- Tanigawa T. « La vérité de Descartes : la chaîne des certitudes. Vico adversaire du rationalisme cartésien », *Shisô (la Pensée)*, n°2, spécial dédié à G.B.Vico, Tokyo, 1987, pp. 189-216.
- Tiezzi E., 1991, *Il capitombolo di Ulisse*, Milano, Feltrinelli.
- Vico G., *La science nouvelle*, trad., prés et notes de A. Pons, Fayard, 2001.

Notes

¹ Lakoff, G., Johnson, M., *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Les éditions de minuit, 1985, p.13.

² Broch, H., *Logique d'un monde en ruine. Six essais philosophiques*, Paris, Tel-Aviv, Editions de l'éclat, 2005, pp.83-84..

³ Lakoff, pp.200-201

⁴ Broch, p.88

⁵ Piccardo, E., Tra scienza e poesia: il sentimento della natura in Wolfgang Goethe, in: Vilma Baricalla, *Natura e cultura occidentale*, Alberto Perdisa Editore, p.145.

⁶ pp. 87-88

⁷ Je me réfère en particulier à l'ouvrage de Giambattista Vico, *Principi di scienza nuova d'intorno alla comune natura delle nazioni*, publié en trois éditions en 1725, 1730 et 1744. Voir pour l'édition française *La science nouvelle*, trad de A Daubine, Nagel, 1953 ou *La science nouvelle*, trad., prés et notes de A. Pons, Fayard, 2001.

⁸ Tiezzi, E., *Il capitombolo di Ulisse*, Milano, Feltrinelli, 1991, p.85. Je traduis.

⁹ Damasio A., *L'erreur de Descartes*, pp.337-338

¹⁰ Pour une reconsidération du rationalisme cartésien à la lumière de la critique de Vico voir l'article de Tanigawa, T. « La vérité de Descartes : la chaîne des certitudes. Vico adversaire du rationalisme cartésien », Shisô (la Pensée), n°2, spécial dédié à G.B.Vico, Tokyo, 1987, pp. 189-216.

¹¹ L'intercompréhension des langues romanes vise à l'optimisation de l'apprentissage de langues appartenant à la même famille, notamment les langues d'origine latine. Dans ce domaine on peut citer plusieurs projets de recherche qui ont abouti à des instruments pédagogiques. Parmi les plus connus Galatea www.u-grenoble3.fr/galatea/, Galanet <http://www.galanet.be/>, EuroComRom www.eurocomcenter.com, tout comme ceux qui sont coordonnés par l'Union Latine.

¹² La définition est en langue allemande car c'est en milieu germanophone (notamment Goethe Institut et Centre Européen de Langues Vivantes de Graz) que l'on a étudié les spécificités de l'apprentissage de plusieurs langues et de l'ordre dans lequel leur étude est abordée. On a exemplifié cela dans le cas de l'apprentissage de l'allemand langue étrangère après l'anglais langue étrangère « Deutsch nach Englisch » (voir <http://www.ecml.at/documents/pub112G2003.pdf>).

¹³ Le Portfolio Européen des Langues est un instrument visant à documenter et présenter les connaissances dans des langues différentes acquises en milieu scolaire ou à l'extérieur, ainsi que des expériences interculturelles. Il est aussi un instrument d'auto-apprentissage et une aide à la valorisation des aspects métacognitifs de l'apprentissage (www.sprachenportfolio.ch).

¹⁴ La double définition de langue-culture, qui a désormais remplacé le terme de langue, vise à souligner l'impossibilité de considérer toute langue sans prendre en compte le contexte culturel qui la caractérise. La valorisation de la composante culturelle des langues étrangères s'insère dans un mouvement plus ample de reconsidération de l'éducation par les Langues-Cultures qui a amené au concept de Didactologie des langues-Cultures introduit et défini par le didactologue Robert Galisson.

¹⁵ Les techniques de créativité, très nombreuses, trouvent leur application dans des domaines très différents allant du monde de l'éducation à celui de l'entreprise. Pour aborder ce vaste domaine un bon point de départ est le site de Créa France (www.crea-france.com) qui propose une bibliographie spécifique. Une approche créative a été à la base des pratiques pédagogiques conçues au début des années 70 par le BELC pour l'enseignement du FLE/FLS mais ayant ensuite été adoptées par des enseignants de français langue maternelle et dans la formation pour adultes en entreprise, notamment la formation aux relations humaines (voir l'ouvrage de Yaiche F., *Les simulations globales, mode d'emploi*, Paris, Hachette, 1996).

¹⁶ La dénomination d'enseignement bilingue est la plus courante en milieu francophone pour indiquer l'enseignement d'une ou plusieurs disciplines en langue étrangère. Dans le monde anglophone on utilise le sigle CLIL (*Content and Language Integrated Learning*). La dénomination anglaise est adoptée aussi par d'autres traditions didactiques non anglophones. Pour approfondir voir le site du projet européen TIE CLIL (www.tieclil.org) et la bibliographie spécifique proposée par le CIEP (www.ciep.fr/bibliographie/ensbiling.htm).

¹⁷ Rorty, R., 1982, *Consequences of Pragmatism*, Brighton, The Harvester Press Limited, p.203, je traduis.

¹⁸ Lakoff, Johnson, pp.241-243

¹⁹ p.242

²⁰ Kundera, M., *Le rideau*, Paris, Gallimard, 2005, p.101.

²¹ Broch, cit, p.93.

²² Finkielkraut, A., *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987, p.11.